

Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec, d'Ailsa Henderson, Montréal et Kingston, McGill–Queen's University Press, 2007, xiii + 250 p.

Rémi Léger

Volume 28, numéro 1, 2009

Les frontières des mouvements sociaux / Les mouvements sociaux aux frontières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001733ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001733ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Léger, R. (2009). Compte rendu de [*Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec*, d'Ailsa Henderson, Montréal et Kingston, McGill–Queen's University Press, 2007, xiii + 250 p.] *Politique et Sociétés*, 28(1), 252–255. <https://doi.org/10.7202/001733ar>

Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec, d'Ailsa Henderson, Montréal et Kingston, McGill–Queen's University Press, 2007, xiii + 250 p.

Chaque année paraissent de nombreux essais portant sur les types de droits et de privilèges que les États libéraux devraient accorder aux minorités ethnoculturelles qui se retrouvent sur leurs territoires ou encore sur différentes manières de réconcilier les principes fondamentaux du libéralisme avec la culture, l'ethnicité et l'identité. Les cas du Canada–Québec et de la Grande-Bretagne–Écosse occupent une place prépondérante dans ces écrits. Ainsi, à première vue, on peut s'interroger sur la pertinence de l'ouvrage d'Ailsa Henderson sur les minorités nationales écossaise et québécoise. Or, *Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec*, qui est le fruit d'une thèse de doctorat défendue à l'université d'Édimbourg, aborde le sujet sous un angle largement négligé, c'est-à-dire celui des rapports entre identités nationales et cultures politiques dans les États multinationaux. En effet, et tel que le note l'auteure, soit les recherches sur la culture politique ont évité l'identité nationale, soit elles se sont appuyées sur une définition très restreinte de cette dernière. Donc, visant à combler les lacunes des travaux précédents, A. Henderson analyse les effets des identités nationales québécoise et écossaise sur les attitudes, les valeurs politiques et les comportements électoraux qu'épousent les résidents du Québec et de l'Écosse dans l'objectif de déterminer si les identités nationales québécoise et écossaise façonnent des cultures politiques qui sont distinctes de celles du Canada et de la Grande-Bretagne.

L'ouvrage se structure en deux parties. La première adopte une approche historico-sociologique afin d'examiner des similitudes et des dissimilitudes des nations québécoise et écossaise. Dans la deuxième partie, s'appuyant sur des sondages ainsi que des données recueillies par l'*Étude électorale canadienne (EEC)* et la *British Election Study (BES)*, l'auteure tente de démontrer que l'identité nationale a un impact perceptible (p. 10) sur la culture politique. Elle emprunte trois méthodes de recherche pour mener à bien son étude : l'analyse de contenu des manifestes des principaux acteurs politiques, l'interprétation des données électorales des élections fédérales canadiennes de 1997 et de 2000 et des élections britanniques de 1997 et de 2001, et des entrevues menées auprès de 65 personnalités politiques.

Dans le premier chapitre, qui est le plus descriptif de l'ouvrage, A. Henderson brosse un tableau rapide des caractéristiques qui distinguent les nations québécoise et écossaise du reste du Canada et de la Grande-Bretagne. Alors que le Québec mise principalement sur la langue et la culture pour affermir son statut de nation, l'Écosse quant à elle s'appuie sur son indépendance antérieure et le fait qu'elle fut officiellement reconnue comme nation dès

son incorporation à l'Angleterre et au Pays de Galles en 1707. A. Henderson y remarque aussi que les campagnes des partis nationalistes québécois et écossais ont alors pris place dans des espaces politiques distincts. Tandis qu'au Québec le débat sur la nature et les caractéristiques de la nation a pris forme dans l'arène politique québécoise, en Écosse le *Scottish National Party* a dû mener sa bataille au Parlement britannique. Enfin, un peu courte, mais fort intéressante pour les lecteurs pour qui les cas à l'étude sont peu familiers, la dernière partie du premier chapitre montre que les caractéristiques distinctives de l'Écosse et du Québec ont en fait été rendues distinctives à partir des années 1960 grâce au travail des élites nationalistes.

A. Henderson consacre le deuxième chapitre à l'analyse des divergences sur les plans de l'ethnicité, de la langue, de la religion et des comportements électoraux qui se manifestent au sein des nations québécoise et écossaise. Elle note qu'alors que les élites nationalistes tentent d'établir une congruence entre les frontières physiques et sociologiques de la nation, il reste qu'il n'existe aucun consensus sur qui fait et ne fait pas partie de la nation. L'auteure propose de comprendre la négociation des frontières sociologiques de la nation comme un rapport dialectique entre les perceptions individuelles d'appartenance à la nation et les discours officiels des élites nationalistes. L'analyse proposée risque de laisser quelque peu sur leur soif les lecteurs pour qui les débats sur les minorités nationales québécoise et écossaise sont familiers. Dans le cas du Québec, l'analyse aurait pu profiter de références aux récents travaux de Jocelyn Maclure (notamment *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec Amérique, 2000) ou de Pierre Georgeault et Michel Pagé (*Le français, langue de la diversité québécoise. Une réflexion pluridisciplinaire*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2006).

Suivant la piste esquissée en fin de premier chapitre sur le rôle des élites nationalistes dans la promotion des marqueurs d'identité, le troisième chapitre analyse l'emploi que font ces élites du concept d'identité nationale. En effet, l'auteure y montre que l'identité nationale est plus saillante dans les débats politiques au Québec qu'en Écosse. Contrairement à l'Écosse qui est reconnue comme nation depuis 1707, le Québec doit constamment défendre son statut de nation afin d'avancer ses demandes pour une grande autonomie. Le besoin de constamment défendre son statut de nation fait en sorte que l'identité nationale a un rôle beaucoup plus explicite au Québec qu'en Écosse.

Le quatrième chapitre propose un portrait empirique de la place qu'occupe l'identité nationale dans les images qu'épousent les individus d'eux-mêmes et de leur communauté nationale. Tandis que certains travaux antérieurs présentent la nation québécoise comme étant ethnique et la nation écossaise comme étant plus civique, A. Henderson démontre que les élites nationalistes dans les deux sociétés véhiculent des images d'«inclusivité» et que les populations épousent des valeurs d'ouverture et de tolérance. Sur le sujet de la dualité identitaire, notion qui survient inévitablement, l'auteure soulève une question bien intéressante à laquelle ses données ne lui permettent malheureusement pas de répondre : la dualité identitaire réfère-t-elle à une double identité nationale ou plutôt à une dualité qui combine une identité nationale et une identité étatique ?

En effet, et tel que le soutient A. Henderson, le simple fait que les répondants utilisent les termes québécois et canadien ou écossais et britannique pour se définir ne signifie pas que les termes prennent le même sens pour tous. Ici elle aurait pu remédier aux limites des données empiriques par une discussion des travaux plus normatifs sur le sujet (notamment Montserrat Guibernau, *Nations without States: Political Communities in a Global Age*, Cambridge, Polity Press, 1999).

Poursuivant sur la lancée empirique initiée au chapitre précédent, le cinquième chapitre, qui représente le corps de l'argument de l'ouvrage, tente de déterminer si le Québec et l'Écosse possèdent des cultures politiques nationales qui sont distinctes des cultures politiques canadienne et écossaise. Pour mener son enquête, A. Henderson s'appuie sur les données accumulées par l'*EEC* et la *BES*. Son analyse met en contraste les résultats recueillis sur le territoire de la nation minoritaire avec ceux recueillis à l'extérieur, dans le but de déterminer si la résidence sur le territoire de la nation minoritaire conduit vers des attitudes et des valeurs qui diffèrent de celles du groupe majoritaire. Les résultats qu'elle obtient varient considérablement selon qu'elle introduise ou non des variables de contrôle : sans variable de contrôle, A. Henderson découvre que, pour cinq des six marqueurs de la culture politique, les résidents du Québec et de l'Écosse diffèrent significativement des résidents du Canada à l'extérieur du Québec et de ceux la Grande-Bretagne à l'extérieur de l'Écosse, alors que les différences sont seulement significatives pour deux des six marqueurs lorsqu'elle introduit les variables de contrôle. Malgré les résultats mitigés de l'analyse avec variables de contrôle, l'auteure se permet de conclure que les frontières nationales sont significatives non seulement parce qu'elles façonnent les préférences générales, mais aussi parce que les rapports entre les préférences et les facteurs qui les animent varient au sein de l'État (p. 163).

Tandis que le cinquième chapitre compare les données recueillies à l'intérieur et à l'extérieur des nations minoritaires, le sixième et dernier chapitre s'intéresse aux divergences des comportements politiques qui se manifestent au sein des nations minoritaires. Alors que les données pointent vers des différences entre ceux qui s'identifient comme Québécois ou Écossais seulement, Canadien ou Britannique seulement, ou à la fois Québécois et Canadien ou Écossais et Britannique, A. Henderson considère que les différences sont de nature plus subtile que profonde (p. 178). Ces conclusions doivent toutefois tenir compte, tel que souligné plus tôt, du fait que les données sur la dualité identitaire ne font pas de distinction entre les différents sens que peuvent prendre les termes Québécois et Canadien ou Écossais et Britannique.

En somme, l'ouvrage d'A. Henderson s'inscrit dans un débat qui a crû exponentiellement depuis le début des années 1990. Malgré l'étendue de la littérature sur le sujet, *Hierarchies of Belonging* réussit à combler un vide au moyen de son analyse des rapports entre identité nationale et culture politique dans les États multinationaux. La principale force de cet ouvrage est que l'auteure apporte une analyse quantitative à un débat qui a été largement dominé par des théories normatives. Bien que la première partie histosociologique aurait pu mieux inscrire l'ouvrage dans les débats plus larges

en philosophie politique sur la réconciliation du libéralisme avec le multiculturalisme, ce livre reste fort utile pour ceux et celles qui cherchent à faire le pont entre le normatif et l'empirique sur le sujet de l'accommodation de la diversité nationale.

Rémi Léger

Département d'études politiques, Université Queen's

Détruire : la logique de l'existence, de Lawrence Olivier, Montréal, Éditions Liber, 2008, 120 p.

Seule la Douleur est capable de réunir à travers le temps et l'espace, c'est la Douleur qui réduit les générations à un dénominateur commun.

Witold Gombrowicz, *Sur Dante* (Paris, L'Herne, 1968)

Nous étions nombreux à attendre ce livre. Écrit comme la suite d'une trilogie commencée avec *Le Savoir vain* (1998, Montréal, Liber) et poursuivi avec *Contre l'espoir comme tâche politique* (2004, Montréal, Liber), le dernier essai de Lawrence Olivier, *Détruire : la logique de l'existence*, vient parachever une idée, presque une obsession – en tout cas, une méthode. Titre étrange auquel on ne s'attend pas – à tout le moins en science politique –, *Détruire* se trouve à mi-chemin entre un *exercice spirituel* et un traité d'*empirisme radical*. «Détruire» est le mot choisi pour décrire l'action de douter : d'abord de *Soi* – d'où l'exercice spirituel sur soi en questionnant le soi –, puis du rapport entre le *Soi* et l'*autre* – d'où le traité d'empirisme, rapport des singularités mouvantes.

Détruire est composé de deux chapitres, comme les deux essais précédents de L. Olivier. L'auteur nous donne dès le premier chapitre le «sens» de son livre : «Une longue traversée nous attend au bout de laquelle une simple promesse : la destruction de soi par soi.» (p. 27) Quelle est cette traversée ? C'est d'abord la remise en question de soi, de tout. Cette remise en question semble commencer par un trouble de l'esprit : un doute sur soi. Ce trouble, qu'on penserait d'abord passer et qui se résorberait seulement si l'on désirait travailler un peu sur soi, c'est l'*euthymia*, la tranquillité de l'âme. L'auteur demande plutôt de creuser ce malaise : «Douter de soi, c'est l'autodestruction inhérente à la raison elle-même et dont des doctrines, des sciences, ont cherché en vain à conjurer la puissance.» (p. 27)

Olivier procède donc à une remise en question et à une critique du *Cogito* cartésien. À quoi mènent le doute intégral ou la critique de *Soi* ? À rien. Il s'agit là d'une réponse à Sartre, tout en étant sa relecture. Dans le questionnement sur la «nature de l'Homme», il ne peut y avoir qu'un *Rien*, qu'un *Néant*. Et si ce